

Le retour du père prodigue *Schindler's List de Steven Spielberg*

Alain Charbonneau

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23000ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charbonneau, A. (1994). Compte rendu de [Le retour du père prodigue / *Schindler's List de Steven Spielberg*]. *24 images*, (71), 65–65.

LE RETOUR DU PÈRE PRODIGE

par Alain Charbonneau

À un critique qui le questionnait un jour sur l'Holocauste, Jean-Luc Godard rétorquait que le seul film qu'il restait à faire sur ce sujet était un documentaire sur les petits problèmes que les tortionnaires avaient à résoudre quotidiennement *dans l'exercice de leur fonction*: gestion des cadavres et des cendres, répartition des tâches et horaire des gardiens, problèmes d'hygiène et d'approvisionnement en gaz, bref l'horreur dans ce qu'elle a à la fois de plus banal et de plus obscène. La réponse fleure fort le matérialisme historique alors en vogue et on pourrait difficilement de nos jours exiger de tous les cinéastes le même rigorisme. Pour Spielberg du reste, il n'a jamais été question de faire un documentaire — Hollywood l'en préserve — même si son dernier film, tourné en noir et blanc, se souvient des archives filmées par les nazis. Mais en les ruminant un peu, celui que Serge Daney appelait le «premier de classe du cinéma américain» aurait peut-être tiré leçon des propos du père Godard, qui traduisaient déjà une fatigue mêlée d'exaspération devant les nombreux films qui, à force de la vouloir dire, noient l'horreur dans ce qui l'exprime le moins: le mélodrame, avec son cortège de représentations christiques — façon *Korczak* de Wajda qui a inspiré Spielberg et dont Godard rirait sans doute aux larmes s'il le voyait.

Adapté du témoignage éponyme de Thomas Keneally, *Schindler's List* n'est pas un film sur l'Holocauste: c'est un film sur l'arbitraire. Arbitraire des exécutions, que Spielberg excelle à suggérer — l'anonymat général des morts — et à illustrer — les exercices matinaux d'Amon Goeth qui chasse le juif du balcon de sa suite. Arbitraire des listes qui accumulent sauvagement les noms de ceux qu'on destine aux camps d'une part et de l'autre, les noms des 1100 élus polonais qu'un riche industriel autrichien du nom d'Oskar Schindler sauve d'une mort assurée, en les employant dans son usine. Davantage encore, la question de l'arbitraire constitue le point litigieux du rapport très complexe qui unit Schindler, lui-même mem-

bre du parti nazi, à Goeth, principal représentant du Führer en Pologne: «Le pouvoir, ce n'est pas de tuer n'importe qui quand ça nous chante. Le pouvoir, c'est de s'abstenir de tuer quand tout nous pousse à le faire», lui confie-t-il dans ce qui reste l'une des scènes d'acteurs les plus fortes de toute l'œuvre de Spielberg — impeccable Liam Neeson, qui trouve enfin un rôle à la mesure de son imposante carrure à la Vincent Price.

C'est en regard du cinéma de Spielberg que *Schindler's List* fait problème. On peut sortir un cinéaste d'Hollywood, on ne peut pas sortir Hollywood d'un cinéaste, et il est significatif à cet égard que le film soit le fruit à la fois d'un refoulement — digne d'intérêt — et d'un retour du refoulé — plutôt désastreux. Côté refoulement, le cinéaste a interposé entre lui et son sujet tout ce qu'il a jugé de nature à en garantir le statut extraordinaire, à l'immuniser contre la machine Spielberg: un livre qui ne recoupe pas ses préoccupations habituelles, des décors réels qui n'offrent pas les mêmes possibilités que les studios, une caméra à l'épaule qui fait la nique à la grue et à ses amples mouvements d'appareil, la musique discrète — mais insistante tout de même — de John Williams, des comédiens moins connus, et j'en passe. S'ajoutant au noir et blanc, ces mesures d'exception gommement efficacement la marque saurienne du «wonder boy», même si le décousu de la mise en scène trahit ici et là l'ouvrage de quelqu'un qui sait faire un plan sans toujours savoir que faire avec.

Mais c'est avec le retour du refoulé que ça se gâte. Le naturel spielbergien revient au galop, et avec force, dans le dernier tiers du film où se démasque l'intention réelle du réalisateur, présente dans la plupart de ses derniers films: raconter la lénifiante naissance d'un père. Il faut croire que l'homme d'affaires sans scrupule, qui profite de la main-d'œuvre à bon marché fournie par les politiques nazies à l'égard des juifs, était une figure trop complexe pour Spielberg, qui s'emploie à blanchir Schindler, en lui prêtant des sen-



Oskar Schindler (Liam Neeson).

timents paternels dont même l'auteur du livre ne saurait dire s'ils étaient les siens. De la même façon que, de ce qui n'était qu'une arbitraire liste d'employés, le père d'*E.T.* a fait un arbre généalogique en haut duquel trône le bon samaritain, papa Schindler. Retour du père, mais aussi retour de l'illustration contre les risques de l'ellipse, retour de l'émotion contre les dangers de l'intelligence, retour du signifié contre la tension du signifiant, retour de la couleur dans un finale tourné comme une pub de British Airways, et retour enfin de Spielberg (n'est-ce pas lui que l'on voit à la toute fin déposer une rose sur la tombe de son héros?) qui se livre ainsi à un désolant travail de Pénélope, défaisant dans le dernier tiers de son œuvre ce qu'il avait patiemment et brillamment tissé dans les deux premiers. *Jurassic Park* — on ne l'a pas dit assez — était un échec sur toute la ligne, *Schindler's List* est un sabordage. Gageons qu'Oscar — pas Schindler, mais l'autre — sera reconnaissant à Spielberg de lui avoir ainsi fourni une raison suffisante pour s'offrir enfin à lui. ■

SCHINDLER'S LIST

États-Unis 1993. Ré.: Steven Spielberg. Scé.: Steven Zaillian d'après Thomas Keneally. Ph.: Janusz Kaminski. Mont.: Michael Kahn. Mus.: John Williams. Int.: Liam Neeson, Ben Kingsley, Ralph Fiennes, Caroline Goodall, Jonathan Sagalle, Embeth Davidtz. 185 minutes. Couleur. Dist.: Universal.